



**HAL**  
open science

## ”Les vents de l’émigration...”

Duna Troiani

► **To cite this version:**

Duna Troiani. ”Les vents de l’émigration...”. Mémoires de la Société de Linguistique de Paris, 2000, Les langues en danger, VIII, pp.43-44. hal-01202628

**HAL Id: hal-01202628**

**<https://hal.science/hal-01202628>**

Submitted on 21 Sep 2015

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

## LES VENTS DE L'ÉMIGRATION...

La population Garifuna s'élèverait à 200 000 individus dont près de la moitié serait émigrée aux Etats-Unis et plus précisément à New York et à Los Angeles<sup>1</sup>.

La ville de New York est un tissu fait de communautés très différentes qui considèrent souvent que leur survie implique le renforcement de leurs spécificités respectives. Il en va ainsi des communautés mexicaine, dominicaine, portoricaine, etc. qu'on peut facilement localiser dans divers quartiers. Ces communautés se retrouvent pour, ensemble, fêter tous les événements importants de leur vie. Les fêtes nationales avec défilés dans les rues de New York, les mariages, les fêtes des 15 ans pour les jeunes filles... deviennent cristallisations de la communauté émigrée.

Pour les Garifunas, qui sont des Noirs parlant une langue amérindienne, surgit alors la nécessité de se différencier par rapport aux Noirs américains qui cherchent à les minoriser: ceci va leur donner l'impulsion à une revendication sur leur spécificité culturelle et sur leur langue.

Or, la communauté garifuna est issue de plusieurs pays d'Amérique Centrale (Belize, Guatemala, Honduras) et entre le Belize et le Honduras on a pu observer lors des précédentes missions qu'il existait une forte rivalité intellectuelle entre les Garifunas anglophones et Garifunas hispanophones. Les deux groupes ont chacun une écriture de la langue garifuna: l'une adaptée de l'anglais, l'autre de l'espagnol (*k* vs. *c~qu* pour [k], *h* vs. *j* pour [h] etc.). Or, la communauté installée à New York a pris conscience de la nécessité d'une réunification de la langue au travers d'une unification de l'écriture, ce qui favoriserait l'une de leurs revendications: l'éducation bilingue.

Il y a déjà eu à New York une expérience d'éducation bilingue anglais-garifuna dans un collège et ils désirent que cette expérience se renouvelle et même acquière une place définitive dans le système éducatif nord-américain.

La nécessité de cette éducation bilingue devient de plus en plus cruciale, car la première génération, celle de l'émigration, qui a dû s'adapter et adapter les enfants au système éducatif nord-américain, mesure aujourd'hui les risques d'un passage des jeunes générations à une compétence exclusivement passive de leur langue. Les adolescents sont eux-mêmes demandeurs de cours sur la langue car ils ont pris conscience de leur propre passivité face à leurs parents locuteurs.

1. Ces chiffres sont à prendre avec précaution, ils restent invérifiables surtout en ce qui concerne l'émigration puisqu'elle reste en grande partie illégale.

Alors même que la langue garifuna est en danger, on assiste à une vive réaction des locuteurs eux-mêmes qui agissent sur leur langue en la réactivant avec les moyens les plus modernes, la création d'un site sur internet: *le Garifuna World*. Les responsables, José et Thomas AVILA (aux USA depuis une vingtaine d'années) ont créé ce site pour servir à l'échange et à la diffusion de toute information culturelle concernant les Garifunas. Ce site ouvre une dimension à laquelle le quidam garifuna n'a jamais eu accès: le domaine scientifique. Ainsi on y retrouvera toute information bibliographique les concernant et même des comptes-rendus d'ouvrages. Ceci bien sûr en parallèle avec toutes informations éducatives, festives, musicales... et leur manifestation.

Et dans cette atmosphère de revendication, le travail que nous faisons en tant que linguistes a été plutôt bien accueilli, je dirais même mieux qu'il ne l'avait été au Honduras. En effet au Honduras, la communauté garifuna est plus tournée sur la nécessité d'émigrer et donc d'apprendre l'anglais que de revitaliser une langue qui n'évoque pour eux que l'isolement social et la pauvreté. Le travail de terrain s'en ressentait très lourdement, les motivations n'étaient pas équilibrées vis à vis de notre projet de comparaison de la langue caraïbe et du garifuna à partir du dictionnaire du père Breton.

A New York en revanche, le travail de réédition du *Dictionnaire caraïbe-français* et sa traduction en espagnol ont été accueillis comme une porte jusque là fermée pour eux et que l'on ouvre enfin. Autant dire que le projet de comparaison diachronique les a enthousiasmés et nous arrivons là à une situation qui n'est plus celle du linguiste travaillant avec des informateurs, comme on a l'habitude d'exercer, mais une collaboration totale avec une motivation égale et des perspectives communes.

L'enquête de «terrain» menée à New York sur la problématique de l'activité langagière dans les populations émigrées permet également de présenter un cas particulier: celui du récit enregistré auprès de Mme Martha GUEVARRA, chanteuse traditionnelle... — faudrait-il peut-être définir traditionnel? —, ou alors on dira plutôt: elle chante naturellement et dans sa langue maternelle. Martha a toujours chanté même avant son émigration il y a 15 ans, elle crée ses chansons en s'inspirant des moments les plus dures de sa vie, comme tout récemment à l'occasion du désespoir qu'a suscité en elle l'ouragan Mitch. Mais ce qui est peu ordinaire est le fait qu'elle passe elle-même à l'écrit ses chansons garifunas alors que l'oralité est le trait principal qui caractérisait la langue garifuna jusqu'à très récemment. Ses choix d'écriture sont tout à fait personnels et spontanés. Et ce qui dès lors nous intéresse aussi est d'analyser cette écriture personnelle qui, à sa façon, fait écho à la revendication d'une langue et d'une activité langagière des plus créatrices.

Reste à savoir si cette langue en danger survivra contre les vents de l'émigration et les marées des ouragans.